

« Vous pouvez continuer ainsi pendant deux ans, me dit un des quelques mobiles qui partageaient notre observatoire. » Il me semblait à moi que ce bombardement pouvait continuer ainsi pendant vingt ans, à moins que la chute constante d'obus sur un fort ne produise l'effet qu'amène pour le cerveau la chute constante de gouttes d'eau sur la tête.

Le tir, cependant, était bien dirigé, si bien, en effet, que nous ne nous croyions pas le moins du monde en danger avant qu'un obus, sorti de la même ligne, ne se dirigeât directement sur la maison où nous nous trouvions; il s'abattit heureusement trop vite.

Le mobile qui avait parlé quelques moments auparavant fit la réflexion que les Prussiens s'étaient aperçus, probablement, que la maison était occupée et avaient voulu nous faire l'honneur de nous envoyer un projectile. Il avait l'air d'en plaisanter; mais deux ou trois autres de ses compagnons ne prenaient pas la chose du même ton. Nous nous trouvions, comme je l'ai dit, à l'étage supérieur, et un obus, quelque inoffensif qu'il pût être pour un fort, — relativement — eût traversé notre toit comme s'il n'avait eu devant lui qu'une feuille de papier; mes appréhensions du moment se ressentaient d'une lecture que je venais de faire dans un journal qui m'avait appris qu'un obus avait traversé une chambre, — près de Rosny, je crois, — où huit personnes se trouvaient à dîner; six d'entre elles avaient été tuées et les deux autres blessées.

Je me retirai le plus décentement que je pus, et, sorti de la maison, j'allai rejoindre un groupe d'hommes et de jeunes garçons qui assistaient au spectacle du bombardement, placés dans un lieu assez sûr du terrain.

Nous ignorions encore le sort du plateau d'Avron. C'est pourquoi nous poursuivîmes notre course vers ce point. En peu de temps nous atteignîmes le fort de Rosny. Il était sous le coup d'un bombardement beaucoup plus vigoureux que celui de Nogent. Les boulets arrivaient à raison de quatre à la minute et touchaient le but avec une merveilleuse précision. Les pièces du fort ripostaient en petit nombre et plus faiblement. Leur lumière fournissait à l'ennemi un point de mire commode et avantageux. Les boulets venaient tomber successivement à quelques mètres de distance, sans que j'en ai vu un seul coup porter.

Les ouvrages en terre construits sur la ligne de front offraient aux assiégés une protection inappréciable. Beaucoup de projectiles disparaissaient dans la terre inerte et sans éclater, tandis qu'en frappant un corps dur ils eussent causé de grands dommages. Ici, je fus frappé plus encore qu'à Nogent de la disproportion qui se faisait voir entre l'appareil terrifiant du bombardement et de l'efficacité apparente des résultats. Les projectiles étaient d'un volume énorme à en juger par un seul qui n'avait pas éclaté et que j'eussais les yeux. Ils manquaient rarement le but en tirant sur un point du fort. Dirigés contre des troupes en rase campagne on peut se figurer aisément que leur effet serait tout-à-fait irrésistible. Le fracas d'un bombardement si précipité et si furieux aurait seul suffi pour démoraliser tout autres que des troupes aguerries.

Un long train d'ambulance était sorti de Rosny, pensant qu'il y aurait là de la besogne. Bien que ce fût le contraire, les infirmiers avaient tenu bon pour leur spectacle nouveau d'un bombardement, spectacle d'autant plus intéressant qu'il pouvait n'être que le prélude du bombardement qui menaçait inévitablement leurs propres demeures. Non nombreux habitants des villages voisins se joignirent à eux, grossissant ainsi les rangs des spectateurs. C'était un spectacle comique de les voir baisser la tête et regarder autour d'eux pour s'abriter contre des projectiles qui allaient s'abattre en sifflant à deux ou trois cents mètres plus loin.

Il n'y avait pas lieu de s'étonner d'apprendre, après une expérience d'une demi-heure d'un semblable bombardement à la prussienne, que le plateau d'Avron avait été abandonné dans la nuit et que les canons en avaient été enlevés non sans difficulté. J'ignore quelle valeur stratégique peut avoir ce mouvement, mais la retraite des troupes françaises peut produire des effets politiques malencontreux dans Paris. Après tout ce qu'on a dit de la sortie qui devait tailler en pièces les Prussiens, les Parisiens ne se feront guère à l'idée d'abandonner forcément leur terrain et d'être repoussés eux-mêmes au lieu de repousser leur ennemi.

Une partie des troupes en retraite a passé près de nous allant à Vincennes. Elles n'avaient pas du tout l'air agréable. J'ai entendu des réflexions des généraux Trochu et Ducrot que ces chefs ne me sauraient nul gré de reproduire. J'ai voulu savoir l'effet des canons français contre les batteries prussiennes placées sur les hauteurs qui nous faisaient face; mais le vent était si fort et si piquant sur la colline où je m'étais établi pour observer, que je pouvais à peine tenir en main une longue-vue de campagne ou m'en servir. En tenant compte de ces dif-

ficultés, je pourrais dire que le feu des Français était correct, mais non pas de pair avec celui des Prussiens. J'ai déjà dit qu'il n'était pas à beaucoup près aussi puissant et aussi continu.

(Correspondance particulière du Times)
Quartier général des armées allemandes.
Versailles, 2 janvier.

Le jour de l'an est passé. Point de paix. En revanche bombardement. Mais on rapporte ici un événement très étrange. Les forts de Nogent et de Rosny sont clos. Les canons sont retirés et les embrasures blindées. Toute l'intelligence du cabinet militaire est mise en échec. Qu'est-ce que cela peut signifier? Certains pensent que c'est l'aveu évident que les Français ne veulent pas affronter les bombes. Ils ont eu pendant longtemps tous les agréments de leur côté, et maintenant que quelques batteries allemandes se sont mises de la partie ils refusent de répondre ou de continuer le jeu. D'autres attribuent aux Français quelque profonde combinaison. Le comte de Moltke et le général Blume n'ont eux-mêmes sont intrigués.

Les forts sont-ils minés et a-t-on le dessein de faire sauter les Prussiens et les Saxons s'ils essaient de les occuper? Nul ne le sait; et les risques d'un effort pour « trouver le mot » seraient très-considérables. L'abandon des positions Montrouil semble livrer Paris à une attaque formidable des côtés Est et Nord-Est, attaque dans laquelle les ouvrages du côté Nord seraient en partie pris à revers. Il est probable que les ingénieurs qui se trouvent de l'autre côté de Paris en savent actuellement davantage sur ce sujet.

Les nouvelles qui pénètrent à travers les avant-postes sur la situation de la capitale sont satisfaisantes pour les assiégeants, et les récents succès des batteries allemandes sont les présages de triomphes futurs. Pourquoi les énormes entrepôts, magasins et casernes qui dominent les remparts du Mont-Valérien ne seraient-ils pas abattus? Il semble certain qu'il n'y a aucune raison pour qu'ils ne le soient pas si les canons prussiens peuvent être placés sur un terrain convenable pour accomplir leur œuvre, et alors les redoutes retranchées du Moulin-à-Vent seraient de peu de valeur. L'intensité de la gelée rend la construction des ouvrages de terre difficile et fatigante, mais les Allemands travaillent avec énergie et de bon cœur. Aujourd'hui les forts de ce côté de la place sont à peu près silencieux. Je n'ai pas entendu un coup de canon ce matin.

ORLÉANS

Nous empruntons au *Mémorial* la lettre suivante qui lui est communiquée par un négociant de Lille :

Olivet, près Orléans, 1er janvier 1871.

Mon cher ami,

Enfin et bien qu'environné de Prussiens de tous côtés j'ai pu trouver un moyen sûr de vous faire parvenir cette lettre qui vous porte mes souhaits du jour de l'an.

Nous vous avons écrit quelques jours avant la seconde occupation; avez-vous reçu nos lettres? Pour nous, nous sommes sans nouvelles de vous tous depuis un bon mois. Quant aux journaux français, nous ignorons même s'ils existent encore, toute communication avec le dehors étant interdite.

Cette deuxième occupation est terrible; la première était à l'eau de roses comparative à celle-ci. Cette fois rien ne reste, tout disparaît: nos dernières réserves et les dernières volailles de la basse-cour y ont passé; nous sommes tout à fait à bout de vivres. Les Prussiens eux-mêmes sont obligés de faire venir de bien loin des convois de viandes salées. Tout le monde est donc privé de tout; le peu qu'on trouve à Orléans est hors de prix; pour vous en donner une idée, le sucre vaut 8 francs le kilog. et ainsi du reste.

Il n'y a plus rien, et nous en sommes réduits à manger force riz et pommes de terre, heureux parfois quand on peut y joindre un peu de viande fraîche.

Pour comble de malheur nous avons depuis six jours un froid de 10 degrés.

Les Prussiens ne trouvant plus de bois à prendre aux chantiers enlèvent les échelles des vignes, ce qui est une grande perte pour nos cultivateurs. Ajoutez à cela que tous les charbons de la gare sont accaparés, que personne ne peut s'en procurer, et que les soldats et officiers exigent un grand feu.

Chez un de nos voisins de campagne, ils ont mis en pièces un magnifique billard et se sont chauffés avec les débris.

Quant à moi, j'ai dû abattre ces beaux grands arbres du bout de l'avenue que vous admiriez tant à votre dernier voyage.

Je suis allé visiter ce matin les travaux que les Prussiens exécutent dans nos environs.

Plus de mille hommes sont occupés depuis 15 jours à creuser tout autour d'Or-

léans une tranchée ayant environ 6 kilomètres. Cette tranchée se relie à la Loire, de distance en distance s'élevant de fortes redoutes. Tous ces travaux ont renversé bien des maisons et détruit bien des jardins. Je tiens de traverser la magnifique campagne de notre ami Latour-Dumoulin sur le Loiret près du pont d'Olivet; le Château est crénelé, goudronné et entouré de paille, prêt à être brûlé en un instant si la retraite l'exige. Pourrons-nous encore y faire ces charmantes excursions de l'ancien temps?

Comme vous le voyez, mon cher ami, la désolation est partout; mais quelle ruine, surtout pour Orléans! Tousjours de nouveaux impôts; les réquisitions sont constamment à l'ordre du jour; chaque matin une nouvelle affiche en contient de nouvelles; le maire et le conseil municipal ne pouvant plus subvenir à toutes ces exigences ont voulu se retirer, mais on n'y a pas consenti. Il importe pourtant que cela ait une fin.

Il y a quelques jours un officier prussien ayant été culbuté par malheur dans la rue, on demanda immédiatement 60,000 fr. à titre de réparation.

Un de nos amis qui avait livré son cheval à la réquisition 20 minutes après l'heure indiquée, dut payer une amende de 1,000 fr. Il n'y a plus à Orléans dix personnes ayant cheval et voiture.

Le prince Frédéric-Charles vient de donner l'ordre au maire d'Orléans de meubler entièrement à neuf toute la préfecture. Le prince de Mecklembourg en a exigé autant pour le bel hôtel qu'il habite.

Avant de rentrer à la campagne j'ai voulu visiter nos pauvres prisonniers. Ils sont tous parqués provisoirement dans nos églises; la cathédrale en renferme le plus grand nombre; j'ai été indigné de voir le peu de soins que l'on prenait de nos chers compatriotes. Sans la bienveillante intervention des Orléanais, ils manqueraient de tout.

La ville regorge surtout de blessés prussiens: on en compte plus de huit mille, il en arrive encore tous les jours, mais aussi tous les jours il en meurt 80 environ.

Au moment où je quitte la ville on m'annonce que M. Pereira, le préfet, vient d'être fait prisonnier. Pourquoi? On l'ignore: il ne le sait pas lui-même.

Le rédacteur en chef de l'*Indépendant du Loiret* a été également arrêté et conduit à pied, de brigade en brigade, jusqu'en Allemagne.

Donnez-nous des nouvelles de Lille par la voie que je vais vous indiquer, car nous sommes ici bien inquiets de tous nos amis.

X

Voici en quels termes la *Gazette de Francfort* rend hommage à l'armée de la Loire :

« Quoique les Allemands aient toujours été victorieux ou qu'ils aient toujours finalement conservé leurs positions, leurs pertes ont été énormes. Encore sept jours semblables à ceux que nous avons passés avec Aulles de Paladins et notre armée n'existerait plus. Nous devons rendre justice au talent de ce général et à la force de résistance de la nation française. Qui aurait pu croire qu'après les quatre journées sanglantes qui précédèrent la prise d'Orléans, il eût suffi aux Français de deux jours seulement pour réunir de nouvelles forces capables de livrer une bataille de trois jours, dont le résultat a été plus que douteux. Nous devons confesser aussi que le prince Frédéric-Charles fut malheureusement trompé sur les forces de l'ennemi, autrement, il se serait hâté d'envoyer des renforts à l'armée du grand-duc de Mecklembourg.

Ces renforts attendus avec une si grande anxiété, arrivèrent lorsque le gain de la bataille était déjà assuré. La bataille d'Orléans (8 décembre) n'a eu qu'un très-mince résultat en dépit des avantages remportés par les allemands, spécialement sur leurs deux ailes.

Il faut pourtant que les admirateurs fanatiques de l'Allemagne nous accordent que sa gloire ne tient pas lieu de tout. A vrai dire, le monde commence même à trouver que cette gloire est trop absorbante et qu'elle prend plus de place qu'on n'était disposé à lui en concéder. Le militarisme a beaucoup perdu de son charme depuis quelques années, et l'on se fatigue de ne trouver dans les journaux que des nouvelles de guerre. Il y a beaucoup de personnes qui ne les lisent plus. Le chauvinisme de la France était ridicule, celui de l'Allemagne est insupportable. Les chauvins français étaient quelquefois amusants, ils avaient le mot pour rire et ils riaient volontiers eux-mêmes de leurs exagérations et des caricatures dont ils étaient l'objet; les chauvins allemands sont raides, gourmes, ils ont le pédantisme de la discipline et de la guerre, et ils ne transigent pas sur leur dignité ni sur le respect qui leur est dû. On dirait qu'ils veulent discipliner le monde à la prussienne, et déjà l'Europe, avec eux, se sent glisser en pleine caserne. On conçoit encore les horreurs de la guerre lorsqu'elles semblent être l'effet d'un sauvage fivresse, mais quand elles se commettent froidement, de parti pris, de ferme résolution et avec méthode, elles deviennent monstrueuses. Or, c'est le cas,

Des feuilles allemandes nous disent: C'est la revanche des horreurs commises à la fin du xviii^e siècle dans le Palatinat, comme la conquête de l'Alsace n'est qu'une revendication, mais ne voit-on pas qu'avec ce système de représailles et cette loi barbare du talion, qui est bannie du code des nations civilisées, le monde serait voué à des guerres éternelles et dont les maux et l'étendue ne feraient que croître! Si, pour venger le Palatinat, dévasté en 1674 et en 1688 par les ordres de Louis XIV, il faut, en 1870, dévaster la moitié du territoire français, il n'y a pas de raison pour que, dans un siècle ou deux, on ne ravage l'Europe entière pour venger la France.

Ce n'est pas là ce qu'annonçait le roi de Prusse au début de la guerre. Il semblait qu'il ne voulait venger que la justice et le droit: il invoquait Dieu; il invoque encore, mais depuis longtemps, bien qu'il n'y paraît guère, le Dieu de la justice et du droit doit avoir passé à l'ennemi. Prendre les armes pour repousser une injuste agression, vaincre l'agresseur, le renverser et conclure une paix magnanime, c'était saisir le beau rôle; mais dépasser cet agresseur même en injustice, suivre, avec plus de rigueur, la même politique, montrer, avec plus d'acharnement, le même esprit d'envahissement et de conquête, et, pour tout cela, invoquer la Providence, c'est se faire un dieu à sa taille et adorer le fétiche.

Il est certain que Dieu ne peut pas être avec l'Allemagne aujourd'hui, sinon, il abdiquerait. J'entends beaucoup parler d'expiation, et je vois même que le mot ne déplaît pas à M. Gambetta, mais j'estime que l'affaire de Saarbruck doit être expiée depuis longtemps et que, depuis ce temps-là, c'est la dette d'une autre expiation qui s'accumule et s'aggrave. Trop de sang innocent a coulé, sang allemand et sang français, pour que le compte puisse se solder tout simplement par « gloire et conquêtes » comme les comptes d'un négociant se règlent par profits et pertes.

Les calculs de M. de Moltke sont vastes et précis, la politique de M. de Bismark est profonde; mais au-dessus de la stratégie et de la politique algébriques, qui traitent les hommes et les peuples comme les pions et les pièces d'un échiquier, il y a cependant quelque chose. Napoléon n'avait pas prévu Sainte-Hélène. Napoléon III n'avait pas prévu Sedan ni Wilhelmshöhe; M. de Moltke n'avait pas prévu qu'après avoir pris trois armées dans ses filets, il lui faudrait combattre un peuple, et ni M. de Bismark ni son auguste maître n'avaient prévu la République. Eh bien! il y a au-delà de cette république française, beaucoup d'autres choses qu'ils ne prévoient pas non plus. Je ne parle pas de la possibilité d'une infidélité de la Fortune, bien que ce soit une divinité capricieuse; mais comme je n'imagine pas que tant de terribles événements se soient accomplis uniquement pour faire du roi de Prusse un empereur d'Allemagne, ni pour fournir au grand-duc de Bade, l'occasion de rendre, au 1er janvier, hommage au nouvel empereur, je crois que l'Allemagne est appelée à d'autres destinées que celles que ses princes lui réservent. Le vieil empire germanique ne peut être qu'un fantôme, car on ne ressuscite pas les morts, il ne peut donc pas être question de les rameurer.

Les princes allemands prêchent pour leur paroisse, mais l'Allemagne déjà ne prête au sermon qu'une oreille distraite. Elle voit ce qu'il en a coûté à la France pour avoir cru qu'on pouvait ressusciter les empires, et elle sait ce qu'il lui en coûte à elle-même pour une œuvre pareille. Aussi ne prend-elle de cette œuvre que ce qui lui convient, l'union; elle prendra la liberté ensuite, et les princes pourront bien, comme on l'a dit, se voir appliquer le *sic vos non vobis*.

La politique de M. de Bismark ne diffère pas de celle de Napoléon III, c'est la même pensée, le même but, les mêmes moyens. Plus tard, ce seront les mêmes embarras, les mêmes aventures. Un proverbe très-vulgaire dit: « Ce qui vient de la flûte retourne au tambour. » Ce que donne le canon, le canon le reprend. On commence par vaincre, puis on est vaincu. Aujourd'hui, on est l'allié de la Russie, mais demain on peut avoir des intérêts différents et même opposés. Or, la Russie sera dans peu d'années un redoutable adversaire. Ce n'eût pas été trop de l'Allemagne et de la France alliées pour faire contrepoids à sa puissance. Après le pan-germanisme, le panslavisme voudra avoir sa place au soleil, et à tout ce qu'il faut pour se faire écouter. La vraie politique allemande conseillait donc une alliance étroite avec la France; les gouvernements n'ont pas su la faire: peut-être les peuples, éclairés par l'expérience et le malheur, sauront-ils la conclure. Mais il n'est pas probable qu'elle soit acclamée par des toasts princiers dans des banquetts royaux, et ce jour-là, l'ère des victoires et conquêtes sera close. C'en sera fait aussi du militarisme, des brillants états-majors et des panaches.

Voilà à quoi cette guerre aura servi. Attendez, pour tout prévoir avec quelque étendue, que l'Allemagne, qui ne connaît encore que le chômage et la misère, et qui assiste morne au départ de tous

ses hommes valides, appartenant à connaître, par la fin de la guerre, toutes les portes qu'elle s'ouvrira. Elle en ignore aujourd'hui la plus grande partie, mais, au retour, après les joies du triomphe (si triomphe il y a) et l'enivrement de la gloire, elle comptera ses morts; et elle saura au juste combien sont tombés, soldats vaillants, dans les batailles et les combats, et combien ont été tués obscurément dans des escarmouches et sous les balles des franc-tireurs. Elle saura aussi combien sont morts de froid, et combien lui en ont enlevés les maladies et la nostalgie. C'est alors qu'elle ira à demander compte à ses princes de leur orgueil et de la poursuite à outrance de cette guerre déplorable.

Ces perspectives n'ont pas échappé, toutefois, à l'œil pénétrant de M. de Bismark. Sans doute il ne prévoit pas tout, parce que, malgré tout son esprit, il a des préjugés qui l'offusquent, mais lorsqu'il est seul avec lui-même, il doit réfléchir et trouver que bien des épines sont mêlées à ses lauriers. N'est-il pas possible qu'il ne se préoccupe pas avec amertume de la durée de cette guerre, de la faute qu'en la prolongeant on a commise, de l'énergie de la résistance, du millier d'hommes (peut-être plus) qu'y perd chaque jour l'armée allemande, des violences et des cruautés qu'elle entraîne, et enfin de l'opinion publique, qui, de favorable qu'elle était à l'Allemagne lorsque celle-ci avait le droit pour elle, lui est devenue contraire. Nous le voyons autour de nous; il y a quatre mois et demi, on croyait encore que les Allemands étaient les vengeurs du droit. Peu à peu, à mesure qu'ils envahissaient la France, on a senti qu'on se fourvoyait avec eux; et l'on a vu, à l'immensité de leurs préparatifs, à la façon dont ils avaient étudié le plan de leur campagne de France, que l'invasion devait en avoir été des longtemps méditée et que les vengeurs du droit n'étaient que des conquérants. Evidemment, il avait fallu des années pour concevoir un tel plan d'invasion; on avait patiemment attendu le moment de le réaliser, et, comme on ne voulait pas se donner l'apparence des premiers toris, on avait mis toute son habileté à ourdir la trame où devait venir se prendre un politique téméraire.

Si l'incident Hohenzollern avait eu lieu, on eût bientôt trouvé autre chose. On était prêt à l'époque de la guerre d'Italie; si la France avait alors poussé la guerre contre l'Autriche, on eût profité du moment où l'armée française aurait été engagée dans le quadrilatère pour intervenir et avancer de dix ans l'occupation de l'Alsace et de la Lorraine. Ne disait-on pas très-hautement qu'en huit jours on serait à Paris? Et toutes les personnes de notre pays qui ont voyagé en Allemagne à cette époque n'y ont-elles pas entendu parler d'une campagne de France comme d'une chose résolue et d'un résultat certain? On avait pourtant tout oublié, et lorsque la guerre a éclaté, c'est contre l'agresseur que s'étaient tournées toutes les colères.

Jusqu'à la capitulation de Sedan, l'Allemagne a eu le beau rôle. On ne doutait pas, après le renversement de l'Empire, qu'elle ne fit la paix. La guerre n'avait plus de raison d'être; l'agresseur était vaincu et abattu; on était vengé, on avait acquis toute la gloire qu'on pouvait souhaiter, et la nation française offrait de payer plus que les frais de la guerre. Mais ce qu'on voulait, c'était l'humiliation et le démembrement de la France, c'était la conquête. Il n'était plus question d'un droit, celui du plus fort, et de droit on le proclamait avec hauteur, en y joignant l'ironie et l'insulte, et l'on frappait même de déchéance morale la nation vaincue, disant qu'elle était pourrie et arrivée à l'extrême décadence. Nous savons aujourd'hui si cela était vrai.

On fut bientôt déçu, et l'on put voir qu'on n'avait abattu que l'Empire. On croyait la guerre finie, elle commençait seulement, et elle dure encore sans que personne puisse dire quand et comment elle finira. On a fait 300,000 prisonniers, mais on laissera en France, 200,000 morts. Il n'y a plus de gloire à conquérir, car, pris-on Paris demain, sa résistance l'honneur plus que cette conquête n'honorera le vainqueur, et ces troupes allemandes, si admirablement disciplinées et aguerries, conduites avec tant de génie et si puissamment armées, sont partout tenues en échec par des soldats improvisés, à peine armés et qui attendent encore une artillerie assez forte pour se mesurer contre la merveilleuse artillerie prussienne. La France n'est ni abattue, ni humiliée, et, comme l'a dit George Sand dans une lettre qui est un modèle de sagesse et de bon sens, elle meurt, elle mourra debout. Et elle ne mourra pas seule, avec elle tombera l'indépendance de l'Europe et du monde même, désormais livré à trois maîtres: la Russie, l'Allemagne et les Etats-Unis; en attendant qu'il n'y en ait plus que deux: le Russe et l'Américain.

Mais la France n'est pas morte, elle ne mourra point. On a dit que si, par impossible, elle devait cesser d'être une puissance, si elle perdait son temporel, son esprit conquerrait le monde. C'est vrai. L'âme de la France, c'est une religion. La religion du progrès. Victorieuse ou vaincue, elle a sa mission et elle l'accomplira. Et c'est une mission de civilisation.